

den bisher angenommenen Einfluß Joachims von Fiore erheblich ab, in ähnlicher Weise gilt dies auch für den bekannten Brief Olivis an Konrad von Offida.

Nach solch eingehender Vorarbeit kommt M. zum eigentlichen Thema, der „Lectura super Apocalipsim“. Hier gilt es bei der Durchleuchtung des Prologs und einer Übersicht über den Aufbau der Lectura sich erneut mit dem kalabresischen Abt auseinanderzusetzen. Nach M. teilt Olivi nicht mit Joachim die Lust an verwegenen geistigen Kombinationen und Zahlenspielerien, sondern bleibt dem Text philologisch entschieden näher. Joachim ist für Olivi eine auctoritas, aber neben anderen. Vor allem übernimmt er nicht die Zusammenhänge zwischen Trinität und Geschichtsablauf, mit einem Wort: es wird Olivi von den bisherigen joachitischen Übermalungen befreit und festgestellt, daß Olivi für die politischen Vorgänge bei weitem nicht die Interessiertheit des Seherabtes aufweist. M. rekonstruiert dann das geistige Gerüst der Lectura, die sich auf die beiden Pfeiler Christus-Kirche stützt. Der Siebenzahl der Visionen entspricht der siebenfältige status der geschichtlichen Kirche. Die von Olivi für die Beschreibung der einzelnen Zeitalter herangezogenen Fakten sind zugleich eine Quelle für den Umfang seiner dogmengeschichtlichen Kenntnisse. Wenn auch Olivi nicht eigentlich und direkt Bezug nimmt auf seine zeitgenössische Situation und er die Übergänge vom einen status zum anderen als fließend und unscharf ansieht, so sind seine Meditationen über die letzten status natürlich wichtiger als die über die früheren. Im Mittelpunkt des entscheidenden status steht, wie bei allen Spiritualen strenger Observanz, die Gestalt des hl. Franz von Assisi. Aber auch hier ist nach M. bei Olivis maßvoller Ausgeglichenheit keine Identifizierung Babylons mit Rom oder dem Papsttum, so daß seine Erklärung zur Apokalypse konkreter Bezugnahmen entbehrt und mehr theoretischen Entscheidungen der verschiedenen Formen und Stufen der Christusnachfolge entsprechen dürfte. Dabei ist die Zahl der eigentlichen Hochchristen gering und die wahre Kirche, im Gegensatz zur offiziellen Kirche auf einen kleinen Personenkreis beschränkt.

Unter Hinweis auf die Forschungsergebnisse von Manselli hat inzwischen Edith Pásztor in ihrem wichtigen Aufsatz: „Le polemiche sulla „Lectura super apocalipsim“ di Pietro di Giovanni Olivi fino alla sua condanna (Bullettino dell'Istituto storico italiano per il medio evo e Archivio Muratoriano 70, 1958, S. 365–424)“ unter genauer Prüfung der bisher bekannten Quellen und Heranziehung neuen Materials die verschiedenen Verfahren gegen Olivi in ein neues Licht gerückt; dabei sind viele Ansichten der bisherigen Forschungen entscheidend verändert worden.

Tübingen

K. A. Fink

Lambertus de Legia: De Vita, Translatione, Inventione ac Miraculis sancti Matthiae apostoli libri quinque. Eingeleitet und herausgegeben von Rudolf M. Kloos (= Trierer Theologische Studien 8). Trier (Paulinus-Verlag) 1958. 214 S., 2 Taf., kart. DM 23.40.

G. Kantenich, dans le *Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier* (fasc. 8, 1914, p. 36), et le P. M. Coens, dans le *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum* de la même bibliothèque (*Analecta Bollandiana*, t. 52 1934, p. 257), avaient donné l'analyse d'un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Matthias de Trèves (n° 1375, XII^e siècle), qui contenait d'abord un long poème inédit de 2710 vers divisé en cinq livres et consacré aux miracles de l'apôtre Saint Matthias et ensuite une *Vita* en prose du même saint (*BHL*. 5700). L'édition de ce poème, dont on ne connaît pas d'autre copie, constitue la partie principale de la thèse de doctorat que M. Kloos a composée sous la direction du professeur P. Lehmann.

Les quelques rares renseignements que nous possédons sur l'oeuvre de cet hagiographe sont fournis principalement par le manuscrit 1375, qui, s'il n'est pas autographe, est sûrement contemporain de l'auteur. A la fin du prologue de la pièce métrique, celui-ci écrit:

Legia me genuit, fovet altrix Treberis, in qua
Parvus ego parvo modulatus parva repono.

Il est donc né à Liège et est venu se fixer à Trèves. Guéri d'une fièvre pernicieuse par le patron de son abbaye, saint Matthias, il se décide à *conscribere heroico pede* les miracles opérés par le saint dont les reliques, suivant la tradition, reposent à Trèves.

En même temps qu'il alignait patiemment ses vers au cours des années 1183 à 1186, il écrivit aussi la Vie en prose (BHL. 5700) et la dédia à l'abbé de son monastère, Louis. Plus tard, précédée d'un nouveau prologue: *Cum multo studio*, qui explique la genèse de sa biographie de Saint Matthias, il la compléta en y ajoutant le récit en prose des miracles (BHL. 5701–5715). De l'oeuvre en prose, M. K. ne republie dans l'Appendice I, que la première édition, soit le premier prologue: *Reverendissimo domino* et la *Vita*, c'est-à-dire ce qui figure dans le ms. 1375.

Il s'est acquitté de sa tâche d'éditeur avec un soin scrupuleux qui mérite d'être souligné. Il s'est aussi efforcé de caractériser les procédés littéraires du moine liégeois et de découvrir quels étaient les *topoi* qui le guidaient dans ses développements. Depuis les travaux célèbres d'E. R. Curtius, ce genre de recherche est de plus en plus à l'honneur; mais en se limitant presque uniquement à l'oeuvre de Lambert, M. K. était-il tout à fait à même d'écrire un paragraphe: *Topoi der Mirakelliteratur* (p. 40–41)? Il faudrait s'appuyer sur une plus vaste enquête et s'inspirer de l'importante étude du P. H. Delehaye, *Les recueils antiques des Miracles des saints (Analecta Bollandiana, t. 43 [1925], p. 5–85, 305–325)*.

La Vie en prose (BHL. 5700) est conservée dans de nombreux manuscrits et a été souvent réimprimée. M. K. a réuni 25 témoins. Il serait possible d'enrichir cette liste. M. A. Wendehorst a signalé deux autres copies, l'une du XIII^e siècle, l'autre du XV^e (cf. *Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung*, t. 67, 1959, p. 189). En voici quelques autres: Bruxelles, Bibliothèque royale, ms. 409, fol. 149^v–153^r, du XV^e siècle, provenant de Rouge-Cloître; ms. II. 3028, fol. 191^v–196^v, du XV^e siècle, provenant de Tongres; British Museum, ms. Harley 3047, fol. 4–7, du XV^e siècle, provenant du monastère de Sainte-Marie aux Martyrs, près de Trèves; peut-être Prague, Bibliothèque publique, No. 1114.

Nous ne citons pas ces témoins pour grossir la liste déjà longue de M. K., mais pour attirer l'attention sur un problème qui ne pourra être résolu que par l'examen des manuscrits. Quand W. Lazius donna en 1551 l'édition princeps de la Vie en prose, il imprima le prologue *Cum multo studio*, puis celui *Reverendissimo domino*. Jusqu'ici on n'a pas retrouvé le manuscrit dont s'est servi Lazius et à notre connaissance le prologue *Reverendissimo domino* ne figure que dans le ms. 1375 de Trèves. Les manuscrits que nous avons pu contrôler ou omettent tout prologue, ou ne reproduisent que *Cum omni studio*. Dès lors, on peut se demander si W. Lazius n'a pas de son propre chef imprimé conjointement les deux prologues, qui, dans la tradition manuscrite étaient toujours séparés. Comme son édition a été souvent reproduite, il aurait ainsi contribué à donner une idée inexacte de l'élaboration successive des deux prologues. Signalons en passant que dans la liste des rééditions de Lazius dressée par M. K. manque celle de Cologne, 1569.

Tant dans la *Vita metrica* que dans les prologues, Lambert prétend avoir puisé son information sur la Vie de saint Matthias dans un livre hébreu, intitulé *Liber dampnatorum*. Cette affirmation conduit M. K. à donner quelques renseignements sur l'histoire et le culte de l'apôtre avant le XII^e siècle. Comment n'a-t-il pas consulté l'ouvrage classique de R. A. Lipsius, *Die apocryphen Apostelgeschichten und Apostellegenden*, où l'on trouve quelques pages très pertinentes sur l'oeuvre de Lambert et le culte du saint en Occident (t. 2, 2, p. 258–269)? Lipsius, qui connaissait bien la littérature des apocryphes, renvoie sans hésiter au royaume des ombres le *Liber dampnatorum*; „Die angebliche Übersetzung der *gesta Matthiae* aus dem Hebräischen ist natürlich ebenso wie die Existenz des ‚Buches der Verurtheilten‘ Schwindel“ (p. 268). Quant à la prétendue connaissance de l'hébreu, dont se targue le moine, elle se limite à quelques notions rudimentaires.

P. 162, M. K. écrit: „Die Lehrtätigkeit des Matthias in Judäa läßt sich erst im 12. Jahrhundert als bekannt nachweisen, vor allem in den *brevaria apostolorum*“.

Le *Breviarium apostolorum* (BHL. 652) est bien antérieur du XII^e siècle et le manuscrit de Munich Clm 6382, que cite M. Kl., n'est pas du XII^e mais du IX^e siècle d'après Th. Schermann, *Prophetarum Vitae Fabulosae*, Leipzig, 1907), p. 206.

L'oeuvre du pseudo-Abdias, dit l'auteur (p. 161), était presque dans toutes les bibliothèques médiévales sous le titre *Vitae XII apostolorum*. En réalité, ce recueil, dans les manuscrits, est intitulé *Virtutes apostolorum*, *Miracula et Passiones apostolorum*, *Liber de Miraculis apostolorum*, très rarement: *liber XII apostolorum*.

Dans la table, au mot *Mirmillones*, lire 657 et non 677; à *Origenes*, lire 254 et non 264.

Bruxelles

B. de Gaiffier

Elemér Mályusz: Das Konstanzer Konzil und das Königliche Patronatsrecht in Ungarn (= *Studia Historica Academiae scientiarum Hungaricae*, Heft 18). Budapest (Akademieverlag) 1959. 120 S.

Als König Sigismund am 19. September 1417 sich mit dem Kardinalskollegium über die sofortige, d. h. noch vor der Reformatio in capite et membris durchzuführende Papstwahl einigte, ließ er sich vom Kardinalskollegium feierlich versprechen, daß dieses sich beim künftigen Papst dafür verwenden wolle, dem König von Ungarn auf immer das Nominationsrecht auf alle Bistümer und Abteien des Königreichs und die Befreiung von den Annaten (mit Ausnahme der Erzbistümer) zu gewähren und auf jegliche Reservationen anderer Benefizien zu verzichten. Die darüber ausgestellte, von 21 Kardinälen unterzeichnete Urkunde geistert in der ungarischen Rechtsgeschichte als „Konstanzer Bulle“, weil sie von Werböczy 1514 in seinem „Tripartitum“, einer Systematisierung des ungarischen Gewohnheitsrechtes, als Grundlage des königlichen Patronatsrechtes bezeichnet, von späteren Gelehrten, z. B. Fráknoi, aber vergeblich gesucht wurde, während andere ihre Existenz bestritten. Verf. hat eine Abschrift der Urkunde im Stadtarchiv von Eperies gefunden, dessen Inventar aus dem Jahre 1931 das Schriftstück verzeichnet hatte, und veröffentlicht sie S. 8 f. im Wortlaut. Das ganze Buch ist ein Kommentar zu diesem Text. Es bringt neben Ausführungen über die Geschichte des Konstanzer Konzils unter „gesellschaftlichen“ Gesichtspunkten eine dankenswerte Zusammenstellung über die Geschichte des ungarischen Benefizialrechtes und die Berater Sigismunds (Großkanzler Eberhard von Agram und Geheimkanzler Johann Uski S. 74 ff.); als treibende Kraft für die Erlangung des Privilegs bezeichnet Verf. die „Mittelschicht“ der Intellektuellen in der königlichen Kanzlei (S. 92 ff.).

Es kann keinen Augenblick zweifelhaft sein, daß die Urkunde die ihr vom Verfasser zugeschriebene Rechtswirkung nicht besaß. Das Kardinalskollegium war nicht befugt, dem König von Ungarn ein Patronatsprivileg in perpetuum zu gewähren; es hat nur *versprochen*, ein solches beim künftigen Papst zu erwirken: *Promittimus bona fide . . . nos facturos et efficaciter curaturos, quod Summus Pontifex . . . assumendus et eiusdem in Sede Apostolica successores imperpetuum providebunt etc.* Nur eine päpstliche Privilegienbulle hätte das königliche Patronatsrecht als kirchliches Recht setzen können. Wenn Verf. daher schreibt (S. 99): „Siegmond und seine Nachfolger machten . . . in den folgenden Jahrzehnten ohne das geringste Bedenken Gebrauch von ihrer Ermächtigung, und auch die Päpste erfüllten ohne Zögern die Verpflichtungen, die ihnen die Kardinäle auferlegt hatten“, so kann zum mindesten der zweite Satz aus den eigenen Angaben des Verfassers widerlegt werden. Er räumt (S. 92) selbst ein, daß die ungarischen Bischöfe in den unmittelbar auf das Konzil folgenden Jahren ihre Servitien entrichtet haben, ohne sich auf die Urkunde zu berufen; der Papst hat, wiederum gegen den Wortlaut der Urkunde, weiter auf ungarische Benefizien providiert. Daß er in der Regel dabei den Wünschen des Königs entsprach, hat politische Gründe, keine rechtliche Basis.

Bonn

H. Jedin